

La traduction au Québec **Pour l'amour de l'art**

Marie-Ève Sévigny

Volume 5, numéro 2, hiver 2009

Traduire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È. (2009). La traduction au Québec : pour l'amour de l'art. *Entre les lignes*, 5(2), 22–27.

La traduction au Québec Pour l'amour de l'art

La question de la traduction au Québec n'est pas qu'une affaire de langue. C'est aussi surtout une affaire de chiffres... Faut-il vraiment s'en surprendre ?

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

UN QUÉBÉCOIS À PARIS

Commençons par un *happy end*. Il y a 20 ans, un jeune traducteur québécois de 24 ans tombe amoureux de l'œuvre de Juan Carlos Onetti. Même si l'écrivain uruguayen vient de recevoir le prix Cervantes (1980), la plus haute distinction littéraire d'Espagne, il est encore peu connu dans le monde francophone. Aussi le jeune traducteur part-il pour Paris afin de proposer sa traduction d'Onetti à un éditeur.

Par chance, **Louis Jolicœur** frappe à la porte de Christian Bourgois, qu'il avait déjà rencontré grâce aux bons offices de l'écrivain et éditeur Gilles Pellerin. « Il aurait pu me dire : "Écoutez, jeune homme, ça m'a fait plaisir de faire votre connaissance" – ce qui arrive sans doute à la grande majorité des traducteurs québécois à Paris, quel que soit leur âge. Mais

d'écrire les préfaces. » Bref, en guise de première voiture, le jeune homme se voit offrir une Cadillac : Bourgois reconnaît non seulement ses talents de traducteur, mais aussi son statut d'auteur, comme en témoignent les droits qu'il lui accorde sur sa traduction.

Si l'histoire tient du conte de fées pour le Québec, elle est pourtant assez classique en France, où il est courant d'accorder des droits d'auteur au traducteur pour son travail. Certes, le pourcentage est plus faible que celui accordé à l'écrivain (1 à 2 % des ventes, contre 8 à 10 %), mais la reconnaissance est tout de même là. « Ça veut dire que l'on n'oublie pas que je suis l'auteur de ces traductions, souligne Louis Jolicœur. C'est bien plus important que si on m'avait donné 2 000 dollars au

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que la traduction est bien un genre littéraire en soi – peut-être le plus mal payé de tous.

Bourgois, c'était un homme franchement différent, qui était très ouvert d'esprit et qui avait beaucoup d'affection pour le Québec. Il a cru en ma traduction et il m'en a commandé deux autres. Puis il m'a demandé

lieu de 1 000, il y a 20 ans ! Si on fait un film français avec ma traduction, c'est moi qui détiens les droits d'auteur. »



LANGUE DE MOLIÈRE, MODÈLE ANGLO-SAXON

En principe, il devrait en être de même au Canada. Selon **Phyllis Aro-noff**, présidente de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC), « [l]e traducteur a tous ses droits sur sa traduction, mais l'exercice de ces droits est sujet aux droits de l'auteur de l'œuvre originale. C'est son travail. La loi dit même que le traducteur est considéré comme l'auteur de sa traduction. » Malheureusement, « il y a certains éditeurs qui insistent pour que le traducteur cède ses droits ».

Il s'agit là d'une étrange tradition littéraire – un modèle anglo-saxon qui commence même à contaminer le milieu parisien. « C'est le système du copyright par rapport au système du droit d'auteur, explique Valérie Julia, membre du conseil d'administration de l'Association des traduc-

tation de l'œuvre ne lui rapporte plus rien. »

Le fait est d'autant plus surprenant (voire paradoxal) que les éditeurs reconnaissent bien les qualités d'écrivain nécessaires au traducteur littéraire – puisqu'ils les exigent : il faut un poète pour traduire de la poésie, et un écrivain pour honorer les autres genres. « On doit se substituer

un genre littéraire en soi – peut-être le plus mal payé de tous.

LA MERCEDES ET LA BICYCLETTE
Mais s'agit-il de mauvaise volonté? Le coût d'une traduction – de 7 000 à 20 000 \$ (*voir encadré*) –, est-ce donc si difficile à assumer, pour un éditeur québécois? Absolument, répond André Vanasse, vice-président



PHOTO : © FRANKFURT BOOK FAIR / HIRTH

LES COÛTS D'UNE TRADUCTION

Les derniers tarifs établis par le Conseil des Arts du Canada sont les suivants :

- Poésie : 0,20 \$ le mot
- Genre dramatique : 0,16 \$
- Narration : 0,14 \$
- Selon l'épaisseur de la « brique », une traduction pourra coûter entre 7 000 et 20 000 \$.



PHOTO : RAMZI HASHISHO / STOCK XCHING

à l'auteur, explique Marie José Thériault, couronnée de deux Prix littéraires du Gouverneur général pour ses traductions (*L'œuvre du Gallois* de Robert Walshe et *Arracher les montagnes* de Neil Bissoondath). Par exemple, penser la langue anglaise, mais dans une optique française. C'est parfois assez difficile. Ça demande beaucoup d'imagination, une sorte de sixième sens. Il faut vraiment qu'il y ait un écrivain derrière.» Bref, tout le monde est d'accord pour reconnaître que la traduction est bien

et directeur littéraire de XYZ éditeur. Et ce, pour des raisons démographiques : « Au Québec, nous sommes 6 millions; en France, ils sont 60 millions. Chez nous, 10 % de ventes, c'est un *best-seller* : 6 000 vendus; en France, ça fait 60 000 vendus. Imaginons que je reçois 3 \$ par livre : je reçois 18 000 \$; en France, ils font 180 000 \$. Ne vous demandez pas pourquoi ils se promènent en Mercedes et moi à bicyclette! »

« Si on ne me subventionnait pas, ajoute Vanasse, je ne publierais pas, »

teurs littéraires de France (ATLF). Dans le système du copyright, c'est l'éditeur qui est propriétaire de la traduction. Le traducteur est payé au feuillet, mais une fois que la prime de commande est touchée, l'exploit-

VENDRE MOLIÈRE PAR SHAKESPEARE

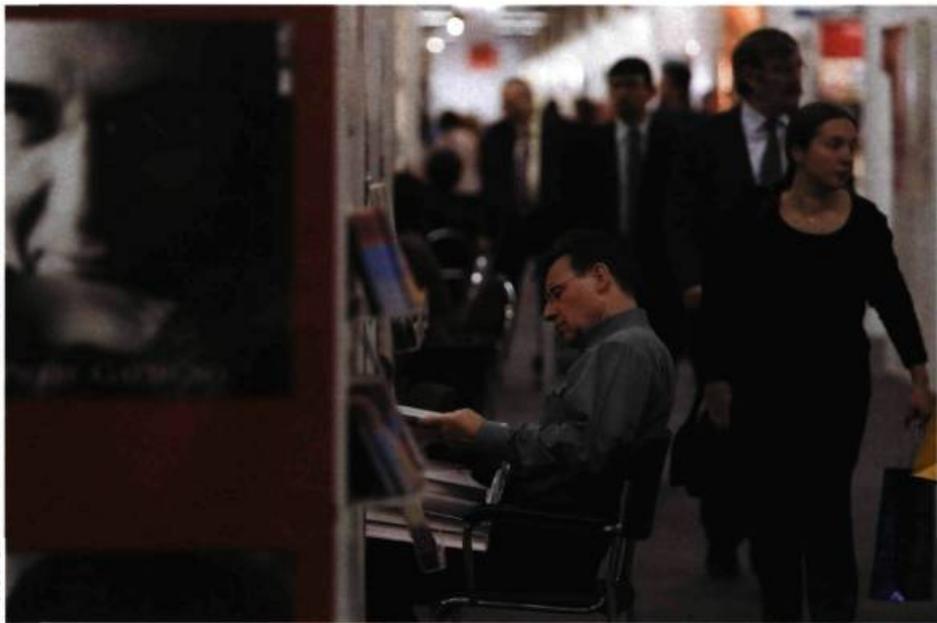
Pour vendre un texte québécois aux Suédois, aux Taïwanais, aux Néerlandais, etc., on sera bien avisé de le traduire en anglais, le dénominateur commun des affaires. « Pour des éditeurs étrangers, dit Carole Boutin, directrice des contrats et des droits dérivés pour le Groupe Librex, la décision est plus facile à prendre pour un texte anglais que pour un texte français, qu'on doit envoyer en lecture à l'extérieur avant de se faire une idée. »

Or, la Sodéc (Société de développement des entreprises culturelles) offre un programme de financement aux éditeurs québécois pour faire traduire leurs livres (en tout ou en partie), ce qui leur permet de préparer un dossier bien étoffé pour présenter l'œuvre qu'ils veulent faire valoir sur le marché international.

www.sodec.gouv.qc.ca/livre.php

parce que je ne pourrais pas, purement et simplement. Surtout moi, qui suis un éditeur strictement littéraire.» Ces subventions viennent essentiellement du Conseil des Arts du Canada (CAC) – on assume pour l'éditeur les honoraires du traducteur. Fort appréciable (on ne peut plus vital!), le programme n'est toutefois pas sans effets pervers : ainsi ne subventionne-t-il que les traductions canadiennes des langues française, anglaise et autochtone. Par conséquent, on comprend bien pourquoi les éditeurs canadiens publiant

PHOTO : © FRANKFURT BOOK FAIR / FERNANDO BAPTISTA



Des traducteurs peuvent souvent discuter jusqu'à trois jours durant, rien que pour trouver le sens exact d'une expression.

de la littérature étrangère se font rares.

«C'est un problème majeur, regrette la traductrice **Charlotte Melançon**, (Prix du Gouverneur général pour la traduction de *Second rouleau*, d'A.M. Klein, en collaboration avec Robert Melançon, et pour celle de l'ouvrage philosophique *Les sources du moi*, de Charles Taylor). On comprend que, puisqu'on est un pays bilingue, on se traduise mutuellement. Seulement, il faudrait qu'il puisse y avoir autre chose. Qu'on ne puisse pas au Québec traduire des Américains, ça n'a aucun bon sens! Je suis née à

exactement cinq heures de route d'où Dickinson est née! C'est un pays que je connais!»

DES PARISIENS AU YANKEE STADIUM

Le bât blesse d'autant plus que trop souvent on nous inflige les bourdes de certaines traductions parisiennes. (À ce sujet, lire l'article de notre collègue *Pierre Monette*, p. 31.) Nul besoin d'être chauvin pour reconnaître qu'un Québécois ne traduirait jamais un *home run* par : «Le joueur sauta par-dessus la clôture et courut jusqu'à la maison.» (La citation, hélas,

est rigoureusement exacte.) Selon l'écrivain et traducteur **David Homel**, certains Français se montrent si éloignés de la réalité américaine qu'ils lui donnent l'impression d'avoir affaire à des Martiens. «Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne comprennent pas le baseball, mais parce qu'ils ne comprennent pas l'anglais. Aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse pour ne pas connaître quelque chose. Chaque traducteur devrait avoir un ange gardien, pour l'aider à éviter des erreurs.»

«Quand vous avez des problèmes de ce type-là, répond **Olivier Mannoni**, président de l'ATLF, c'est que le travail de traduction n'a pas été fait jusqu'au bout.» Selon lui, le travail de recherche est la base de la traduction – une norme minutieusement suivie en France. À titre d'exemple, il mentionne que sur le forum de l'ATLF, des traducteurs peuvent souvent discuter jusqu'à trois jours durant, rien que pour trouver le sens exact d'une expression. Seulement, «il y a des maisons qui travaillent uniquement pour faire de très gros

CENTRE INTERNATIONAL DE TRADUCTION LITTÉRAIRE DE BANFF (CITLB)

Créé en 2003 au sein du Banff Centre, immense centre culturel dans les Rocheuses, le CITLB invite chaque année des traducteurs du monde entier à traduire en résidence des auteurs d'Amérique du Nord (de langue française, anglaise ou espagnole). Pendant une semaine, les écrivains traduits se joignent à eux, ce qui donne lieu à des échanges passionnants – ainsi qu'à des projets inespérés. Par exemple, Hélène Rioux, qui était là pour travailler avec une auteure mexicaine sur *Traductrice de sentiments*, n'aurait pu imaginer que sa rencontre avec la traductrice bulgare de Yann Martel propulserait son roman jusqu'aux Balkans...

www.banffcentre.ca

LA FOIRE DE FRANCFORT

Francfort, c'est la plaque tournante du commerce en général et du livre en particulier. Pendant cinq jours, une foule immense bourdonne dans une quinzaine de halls, dont chacun a la taille d'un aréna. « Juste traverser, ça prend 30 minutes!, rigole Antoine Tanguay. Il y a un hall qui est à peu près gros comme une patinoire olympique, et là, tu as des rangées de petits bureaux : ce sont tous des agents. Une cloche sonne toutes les 15 minutes : ce sont les rendez-vous des agents. Un cirque! » Au hall 6 se tient le kiosque de Québec Édition : géré par l'ANEL (Association nationale des éditeurs de livres), mais financé par la SODEC (Société de développement des entreprises culturelles), il permet aux éditeurs d'être présents collectivement dans différents salons et foires internationaux – dont Francfort.

www.frankfurt-book-fair.com/en/fbf

tirages, et ce ne sont pas des maisons sérieuses. Elles ne prennent pas de bons traducteurs, elles ont du personnel mal formé et mal payé... Mais c'est très, très minoraire en France.» Malheureusement pour nous, les devoirs bâclés de ces mauvais élèves sont des *best-sellers*... qui trônent dans nos vitrines.

LE SEUIL DE L'IMPOSSIBLE

Imaginons un jeune éditeur québécois qui viendrait de découvrir un romancier américain aussi prometteur que méconnu – rien de moins que le nouveau Paul Auster. Pourrait-il acheter les droits et le faire traduire au Québec?

«Le problème, dit Carole Boutin, directrice des contrats et des droits dérivés pour le Groupe Librex, c'est que l'agent qui négocie pour cet auteur-là va d'abord approcher les éditeurs français avant les éditeurs québécois. C'est une longue

bataille : les agents ne voient pas le potentiel que représente la division des marchés, de vendre un jeune Paul Auster, par exemple, chez Robert Laffont pour la France et chez Libre Expression pour le Canada. Aussi, il y a des éditeurs français qui refusent systématiquement la chose : eux, quand ils achètent, c'est pour tout pays de langue française. Parce qu'ils sont distribués au Canada, ils se disent : pourquoi séparer, puisque de toute façon, on va pouvoir vendre là-bas?»

Tout cela, sans mentionner le coût que demandera l'agent pour laisser traduire son nouveau poulain... L'autorité des agents hausse vraiment la bataille à un autre échelon – que parfois même les plus grands ne peuvent réussir à atteindre. Ainsi Grasset a-t-il dû renoncer à Carlos Ruiz Zafon, le succès de *L'ombre du vent* ayant été si gigantesque que l'agent a

LES AGENTS LITTÉRAIRES

«C'est une coutume anglo-saxonne, explique Carole Boutin. Les auteurs canadiens-anglais, américains et britanniques ont tous un agent : ils ne négocient pas directement avec leur éditeur, mais par l'intermédiaire de leur agent. Au Québec, ce n'est pas très commun; en France non plus; mais ça le devient de plus en plus.»

À LIRE

VERSSCHMUGGEL REVERSIBLE
2008,

Wunderhorn / Le Noroît

Accompagnée de deux CD, cette anthologie trilingue fait dialoguer poètes canadiens-anglais, allemands et québécois, dont Claude Beausoleil, Marc André Brouillette, Denise Desautels, Stéphanie Despatie, Hélène Dorion et Louise Dupré.



TRADUCTRICE DE SENTIMENTS

Hélène Rioux

XYZ, Romanichels Poche, 2008

Écrivaine et traductrice, Hélène Rioux porte deux plumes à son chapeau. Elle raconte ici l'histoire d'une traductrice qui délaisse les romans roses pour traduire l'autobiographie d'un tueur sadique...

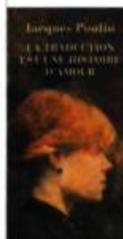


LA TRADUCTION EST
UNE HISTOIRE D'AMOUR

Jacques Poulin

Leméac, 2006

Un été à l'île d'Orléans, tandis que l'écrivain Waterman et sa traductrice travaillent ensemble, « la petite musique des mots » et l'amour exigent le même respect laborieux.



NORD PERDU

Nancy Huston

Actes Sud, Babel, 2004

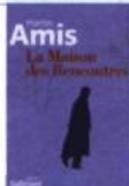
Chez Nancy Huston, l'exil est un thème récurrent. Écrivaine polyglotte, « divisée » (*sic*), elle confie les différents apprentissages (et délaissements) suscités par son déménagement en France.



LES MEILLEURES TRADUCTIONS SELON NOS EXPERTS

MICHEL TREMBLAY RECOMMANDE

« *Le Macbeth* de Michel Garneau est très intéressant : [...] une espèce d'appropriation du Shakespeare en québécois moyenâgeux, qui n'existe pas évidemment. » (Malheureusement épuisé).



DAVID HOMEL RECOMMANDE

Martin Amis, *La maison des rencontres*, traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner en collaboration avec Catherine Goffaux, Gallimard, 2008.



ANDRÉ VANASSE RECOMMANDE

Toutes les œuvres qu'a traduites Hélène Rioux, notamment celle qui vient de paraître : *Certitudes* de Madeleine Thien, XYZ éditeur, 2008.



LOUIS JOLICŒUR RECOMMANDE

Jane Urquhart, *Verre de tempête*, traduit par Nicole Côté, L'instant même, 2005.



MARIE JOSÉ THÉRIAULT RECOMMANDE

Anne Hébert, Frank Scott, *Dialogue sur la traduction : à propos du « Tombeau des rois »*, Bibliothèque québécoise, 2000.



STÉPHANE DESPATIE RECOMMANDE

Leonardo Sinisgalli, *Poèmes d'hier*, traduit par Odette Kaan, La Différence, 1991.



RECOMMANDATION GÉNÉRALE

Un jardin de papier de Thomas Wharton, traduit par Sophie Voillot, Alto, 2005

Parmi les nombreux traducteurs et traductrices salués par nos experts, le nom de Sophie Voillot est passé presque sur toutes les lèvres. Il faut dire que depuis qu'elle a gagné le Prix du Gouverneur général 2006 pour sa traduction d'*Un jardin de papier*, celle-ci ne cesse de récolter les honneurs.

considérablement monté les enchères pour le roman suivant. Dans ce contexte, on devine qu'un éditeur québécois ne verra pas ses appels retournés par l'agent. « Si je m'en vais à Francfort, dit André Vanasse, qu'un éditeur hispanophone me demande combien j'ai vendu de Kokis et que je lui réponds 7 000, il va me demander : c'est quoi, ton problème ? Parce que lui, Garcia Marquez, il en aura vendu, je ne sais pas, 2 millions d'exemplaires ! Au Québec, quand tu as atteint le chiffre inimaginable de 200 000 exemplaires vendus, tu as même vendu à des illettrés ! Tu as atteint le seuil de l'impossible ! »

POUR L'AMOUR DE L'ART

Cela ne veut pas dire que les éditeurs québécois sont complètement hors jeu pour publier des traductions étrangères, mais bien qu'ils doivent rivaliser d'astuce pour le faire. Certains, comme Les Allusifs, profitent des subventions à la traduction étrangère qu'offrent certains pays pour publier des Suédois, des Italiens, etc. D'autres font du troc avec des maisons étrangères (je publie tes Chiliens, et toi, mes Québécois) ; d'autres encore concoctent des éditions bilingues (c'est le cas des Écrits des Forges, dont le fonds de poètes mexicains ne cesse de s'amplifier). « Il faut y aller au cas par cas, dit Paul Bélanger, des Éditions du Noroît. Chaque projet trouve son financement. » Par exemple, dans le cadre d'une anthologie de poètes coréens (*Douze poètes coréens contemporains*), une fondation coréenne a appuyé la publication.

Plusieurs, enfin, utilisent la coédition pour pallier les contraintes économiques par les affinités littéraires. Ainsi, Antoine Tanguay, directeur des éditions Alto, n'aurait jamais eu les moyens d'acheter à lui seul les droits d'*Une brève histoire du tracteur en Ukraine* (Marina Lewycka). Mais il a l'oreille fine : apprenant qu'à Paris les Éditions des 2 terres cherchaient des partenaires, il a acheté les droits pour le territoire québécois. Du coup, le prix du livre a presque été réduit de moitié. Certes, la traduction est française plutôt que québécoise. Mais en 2009, son partenariat avec l'Archipel permettra au lectorat français de savourer la traduction de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné, avec la publication du roman de Lori Lansens : *The Girls*.

UN AUTRE HAPPY END

« Il y a quand même de l'espoir », dit André Vanasse, rappelant que dans les années 60, selon le rapport Bouchard, l'édition québécoise ne détenait que 5 % du marché du livre national (tout le reste était dans les mains des Français). « Aujourd'hui, on a la certitude d'avoir minimalement 35 % du marché – mais en fait, on en a 50 %. Ça veut dire qu'on a fait des progrès considé-



PHOTO : RALAENIN / STOCK XCHING

rables. On a pris la place que l'on méritait sur le marché québécois.»

Peut-être même au-delà...?

En 2002, un grand éditeur parisien frappe à la porte d'un jeune écrivain québécois. Il veut lui acheter les droits pour la traduction française de son roman. Désolé, rétorque le jeune écrivain, pour le Canada, c'est déjà fait. Et j'ai des petites nouvelles pour vous : si vous voulez mon livre, il faudra en publier la traduction québécoise. Le jeune écrivain s'appelle Yann Martel et il vient de gagner le Booker Prize pour *Life of Pi*.

La réponse de l'éditeur parisien ? Il a accepté, évidemment ! Allez donc lever le nez sur le Booker Prize ! »

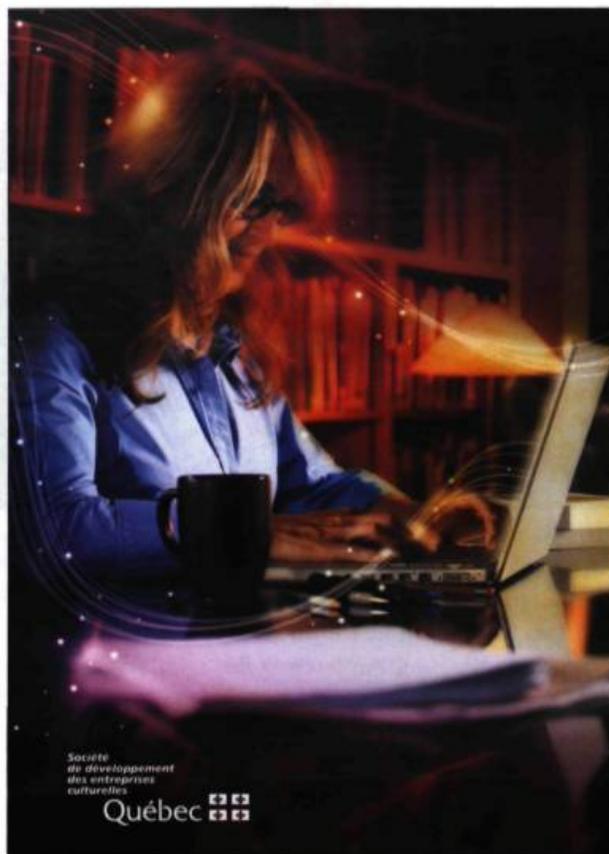
PLATON ŒUVRES COMPLÈTES

sous la direction de Luc Brisson
Flammarion, 2008

La dernière traduction de l'œuvre de Platon datant des années 50 (La Pléiade), ne nous surprenons pas d'en voir apparaître une nouvelle... Soyons simplement flattés que trois Québécois figurent dans l'éminente équipe éditoriale formée de 12 contributeurs : **Luc Brisson** (directeur de recherche au CNRS et instigateur du projet), **Louis-André Dorion** (Université de Montréal) et **Georges Leroux** (UQAM). Leur défi était de faire « lire Platon comme on lit un auteur contemporain » – c'est-à-dire, comme Brisson l'explique au quotidien *nonfiction.fr*, de « rester fidèle au texte grec, mais en se faisant comprendre [...] par le lecteur ». Cette réactualisation répond à toute une démarche philosophique, tendant à montrer que « d'autres préceptes [que les nôtres][...] ont réglé la vie des hommes ».

Marie-Ève Sévigny

Pour en savoir plus : www.nonfiction.fr/article-1665-entretien_avec_luc_brisson__5__traduire_platon.htm



Reconter des histoires. Créer des personnages. Écrire la vie, l'amour, l'amitié. Quand mon éditeur m'a dit que mon manuscrit était accepté, je me suis mise à rêver à mon kiosque au Salon du livre. Et à mon prix littéraire. Pourquoi pas.

SODEC
La culture. Par cœur.

LIVRE